

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Frédéric Guillaume Dufour, *La sociologie historique. Traditions, trajectoires et débats*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015

Jonathan Veillette

Number 17, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84495ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Veillette, J. (2017). Review of [Frédéric Guillaume Dufour, *La sociologie historique. Traditions, trajectoires et débats*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (17), 229–231.

Frédéric Guillaume Dufour,
La sociologie historique. Traditions, trajectoires et débats,
 Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015

JONATHAN VEILLETTE

« L'homme juge tout dans la minute présente, sans comprendre qu'il ne juge qu'une minute : la minute présente », écrivait le poète argentin Antonio Porchia (1885-1968). On peut légitimement se demander si le sociologue ne reconduit pas par moments l'aphorisme de Porchia. Frédéric Guillaume Dufour le mentionne d'entrée de jeu dans son plus récent ouvrage : il existe en sociologie une espèce d'interdit disciplinaire pour nombre de thèmes considérés comme relevant plus de l'analyse historique que de l'analyse sociologique. La sociologie est en effet marquée par cette tendance à s'enfermer dans le temps présent, tendance qui « appauvrit la portée de la réflexion sociologique [et] limite l'imagination de ce qu'ont été d'autres mondes que le nôtre » (p. 2). Quelle place l'histoire, le passé occupent-ils, devraient-ils occuper dans l'analyse sociologique ? Dans quelle mesure l'étude de phénomènes ayant marqué d'autres civilisations ou l'analyse de puissances impériales du passé peuvent-elles enrichir notre compréhension des phénomènes sociaux du temps présent ? C'est à ce genre de questionnements que s'attaque *La sociologie historique. Traditions, trajectoires et débats*.

Dans cet ouvrage ambitieux – le mot est faible –, Dufour présente les grands débats et les concepts au cœur de la sociologie historique, qui est ici appréhendée non pas comme une discipline ou une sous-discipline, mais plutôt comme un « carrefour de trajectoires disciplinaires et antidisciplinaires en sciences sociales » (p. 3). En tant que « carrefour », la sociologie historique invite à un dialogue soutenu entre diverses disciplines (histoire, relations internationales, politique, économie, sociologie) représentant un lieu de convergence pour nombre de chercheurs et chercheuses qui désirent interroger certains phénomènes sociaux ou politiques dans leur rapport à l'histoire. Les deux premiers chapitres de l'ouvrage présentent les bases méthodologiques, les traits distinctifs – la distinction entre sociologie historique et histoire sociale mériterait peut-être d'être plus approfondie – et les trajectoires empruntées par la sociologie historique. Dans chaque chapitre subséquent, Dufour fait la convaincante démonstration que la sociologie historique permet de mieux saisir les processus sous-jacents à une panoplie de phénomènes au cœur de l'analyse sociologique : les inégalités de classe ou de sexe et les relations de propriété, les processus de formation étatique, la question de la nature et de l'émergence du capitalisme, les révolutions et les conflits sociaux, l'analyse comparative des régimes politiques, le(s) nationalisme(s), etc. Si le nombre de débats, d'auteur-e-s et de sujets couverts rend la lecture complète de l'ouvrage passablement étourdissante, cette division par thèmes permet néanmoins à l'étudiante, à l'étudiant, à la chercheuse

ou au chercheur de faire une lecture sélective en fonction de ses intérêts; l'incontestable érudition et le souci pédagogique de Dufour se retrouveront dans chacune des sections de l'ouvrage. Une de ses forces réside dans ce dialogue constant entre « classiques » et contemporains, auteur-e-s francophones (les sociologues québécois ne sont pas en reste) et non francophones. Et la lecture est étonnamment fluide : on glisse ainsi naturellement de Marx à Weber, puis de Weber à Parsons, à Malthus ou à Adam Smith; l'on s'attarde même, lorsque les débats le commandent, à Bourdieu ou à Foucault pour aboutir aux contributions plus récentes et plus spécifiques à la sociologie historique de Charles Tilly, Barrington Moore ou Robert Brenner. On réalise rapidement la grande portée explicative de ce « carrefour disciplinaire » et le manque que l'ouvrage de Dufour vient combler pour les lecteurs et les lectrices de langue française.

Il est impossible de rendre justice ici à l'ensemble des débats couverts dans cet ouvrage solidement documenté; l'on se contentera de souligner certains de ses accomplissements. Ainsi, dans le chapitre 4, qui s'intéresse aux débats entourant les processus de formation étatique, l'auteur parvient à démontrer de manière convaincante qu'en « s'intéressant aux pratiques des États sur la longue durée, la sociologie historique peut contribuer à départager les effets de mode, les tendances de fond et les transformations réelles [au sein des États] » (p. 210). La remarquable qualité de la synthèse présentée, le souci d'exhaustivité et la portée du chapitre 5 pour la sociologie méritent également d'être soulignés – les lecteurs et les lectrices dont les recherches concernent d'autres thèmes attribueront sans doute ces qualités à d'autres sections de l'ouvrage. Dufour retrace ici les grandes lignes du débat sur la transition au capitalisme. C'est une relecture des propositions d'Adam Smith, de Weber, de Marx et de Malthus qui donne le ton; Dufour guide ensuite le lecteur vers les débats et les enjeux contemporains liés à cette question spécifique de la transition. Conséquent quant à sa conception de la sociologie en tant que carrefour disciplinaire, Dufour n'omettra pas, par exemple, de rapprocher la question de la transition au capitalisme avec la théorie du système-monde d'Immanuel Wallerstein ou les travaux de Fernand Braudel. Il accordera ensuite une place importante aux analyses de Robert Brenner, puisque, comme il le dit : « Le modèle brennerien de la transition au capitalisme a inspiré d'importants développements de la sociologie historique » (p. 236). Dufour parvient habilement, ici comme ailleurs, à ancrer la sociologie proprement historique dans la mère discipline tout en en faisant ressortir l'éclairage particulier. Si Brenner représente en ce sens un auteur incontournable pour les sociohistoriens, c'est que son analyse permet de dégager les caractéristiques spécifiques du capitalisme, attribuant cette spécificité aux transformations des relations sociales impliquées par la transition – comme le relève Dufour, pour Brenner : « Le concept de capital n'est pas synonyme de monnaie ou de bien, mais représente plutôt une *relation sociale* de propriété » (p. 240). Au fil de la lecture de ce chapitre, la nécessité d'historiciser le capitalisme deviendra de plus en plus claire, Dufour attirant progressivement

l'attention du lecteur et de la lectrice sur certains moments-clés qui permettent de mieux cerner les phénomènes sociologiques. Par exemple : ce qui place, du point de vue de certains brenneriens comme Ellen M. Wood, l'Angleterre au cœur de la transition au capitalisme, c'est le fait que le marché anglais – surtout après la Glorieuse Révolution (1688) – entraînera une transformation de l'ensemble des relations sociales, l'ensemble des acteurs étant « soumis aux impératifs de compétitivité, d'où le caractère totalisant de ce régime social de propriété » (p. 241).

La présentation des idées de Brenner par Dufour est succincte, juste, fouillée; objectif et rigoureux dans son traitement, Dufour n'omet pas de présenter les critiques qui lui seront adressées – notamment : sa négligence du contexte global dans lequel s'inscrit l'Angleterre. Les questions litigieuses ne sont jamais laissées en plan : Dufour présentera les grands axes de débats sur la question de l'esclavage et de son inscription (ou non) dans une économie capitaliste – section particulièrement intéressante où le lecteur ou la lectrice explorera les thèses d'historiens trop peu fréquentés par les sociologues (Eric Williams, Richard Drayton, Robin Blackburn, etc.). La proposition d'Eric Williams selon laquelle l'esclavage s'inscrirait dans le processus d'accumulation primitive, présentée par Dufour après avoir débattu des thèses de Brenner, nous apparaît particulièrement féconde, mais c'est toujours dans cet esprit de décloisonner l'analyse sociologique, de présenter de nouvelles avenues pour la recherche que s'inscrit *La sociologie historique. Traditions, trajectoires et débats*.

L'ouvrage de Dufour représente en somme un guide incontournable pour ceux et celles qui, depuis la sociologie, ressentent cette absence de considération pour l'histoire comme une limitation aux possibilités de la sociologie. Et Dufour réalise ici un véritable tour de force : non seulement l'ouvrage démontre une capacité de synthèse absolument hors du commun, mais il offre également les clés pour combattre efficacement certaines lectures positivistes, anhistoriques ou a-processuelles des phénomènes de société. Contribution unique et inestimable à cette (anti)discipline qui, si elle est de plus en plus fréquentée, demeure trop peu souvent systématisée, l'ouvrage de Dufour dynamise une réflexion dont ne saurait se défilier la sociologie.